

Foules

Haaaaannn !

Je me réveille en sursaut. Un truc vient de se briser. Que se passe-t-il ? Où est-ce que je suis ? Encore tout engourdi, je cherche ma paire de lunettes à tâtons sur le sol. Je les pose sur mon nez.

Je suis allongé sur le sol rugueux et déformé par l'humidité. Une caisse de bière me sert de dossier.

Ça sent la viande grillée, la clope, la bière renversée. Ça sent l'été, le vrai, celui qui répare.

Plusieurs groupes de jeunes dansent, parlent, certains sont accoudés au bar, d'autres bougent frénétiquement, d'autres encore récupèrent pas loin de moi.

Un léger souffle d'air tiède traverse mon tee-shirt. Une goutte d'eau perle sur mon front... Ça fait comme les caresses d'une ado timide.

Voilà bien quinze minutes d'écoulées. Je suis encore là, étendu, étendu dans la même position. Je ne bouge pas.

Un gars passe à deux mètres de moi, pas un mot, pas même un regard... Pourquoi ? J'essaye de me souvenir la raison pour laquelle je suis là, de ce qui s'est passé...

Encore le même matin, encore le même réveil. Seul dans les draps sales, putain. Dans les draps sales de mon sommeil, j'ai encore rêvé de mes dents qui tombent. Je suis encore arrivé en retard en cours ce matin. Comme hier, comme tous les jours depuis trois semaines. Il est à peu près 11 heures et je pionce encore sur mon cahier. J'ai le nez dans la manche de ma veste pas lavée d'où émane une odeur âcre. J'écoute absolument pas ce qu'on me dit, je fais mine d'être assis sur mon siège. Je fais semblant, à un point, c'est devenu aberrant. Je suis vraiment une imposture. Je sors du bahut, et puis plus rien, un brouillard absolu.

Je sombre. Plus rien ni personne ne peut m'interrompre.

J'ai commencé à faire des choses plutôt sales, autant pour moi que pour les autres. Il y a quelque chose qui a du péter là-dedans je ne sais pas... Avec le temps, je me rends compte que je commençais à perdre le contrôle sur toutes les choses dans lesquelles j'étais impliqué, sur tous les éléments de ma vie... Ça m'a foutu dans un état de colère... totalement ineffable... Insoutenable... J'étais comme enfermé dans une boîte sans lumière... dans laquelle le temps s'arrête... C'est comme être dans les limbes en fait... T'es absolument cerné... A l'arrêt, en panne...

Faut que je bouge, je prends mon temps pour me lever. Ma tête tourne comme si j'avais bu quelques verres de trop. J'ai du mal à marcher droit.

Je passe devant un couloir sombre, pas mal de monde, pas mal de bruit. Les fauteuils et les pieux sont pleins, y a de tout, des blancs, des turcs, des cainfrs, des indiens, des pakis. Des gens pouilleux, des gars sapés, des filles jolies.

J'en croise une plus âgée que moi et je me dis que j'aimerais bien essayer au moins une fois pour pas mourir idiot.

J'ai 17 ans bientôt 18, c'est fou comme le temps file. Je pourrais me dire que les belles années sont derrière moi. Pourtant je n'ai pas de regrets.

Dans les galeries, pas de grosses surprises, encore cette odeur douteuse et ces gamins toujours pas essentiels qui ont l'air d'avoir des problèmes avec leurs pères. Trainant avec eux le poids des maux et du vice.

Je sors et toujours la chaleur dehors. J'avance sous la masse de lanternes volantes qui flottent dans l'air, ça fait comme une pluie d'étoiles filantes.

Des guirlandes, suspendues à divers stands éclairent faiblement la scène. Autour de moi la vie bat son plein, des gens partent d'autres arrivent, un brouhaha perpétuel file à travers le temps.

Je laisse mes pensées dériver où elles veulent, constatant avec satisfaction le plaisir d'arriver à faire rouler les images et les mots comme sur des parures de perles.

Des fois tu t'interroges sur toi, sur tout. Tu te remets en question, tu doutes de ta situation. Tu passes les nuits en chiens de fusil, à éviter tout le monde, à éviter ces minables sourires pour essayer de garder un peu de contenance. Tu continues à pleurer sur les chiottes, pleurer sous la douche, pleurer dans ton lit, mais surtout pas devant les autres non. Je suis pas comme ça moi.

Tu te dis qu'après réflexion, ce n'est pas si grave, on a de la ressource, on n'est pas les derniers nés, que tu es en vie. Tu te dis que le plus important n'est pas ce que tu es, mais ce que tu as choisi d'être. Mais tu sais au fond de toi que tout ça ne sert à rien. Tout est déjà cramé. Depuis déjà pas mal de temps...

Tout d'un coup, sorti de je sais pas où, de la musique genre Folk rock. Un truc que j'ai jamais entendu...mais j'aime bien. On dirait Led Zep, y a des drums ronds, des asynchrones.

Ça me rappelle tous ses bons moments passé avec mon père autour de la vieille platine vinyle trouvée sur une brocante pas loin de chez nous. Les samedis soir, passer des heures à écouter "les pépites d'or du rock des années 70" me disait-il alors que je poussais le volume à fond... J'ai jamais manqué d'amour ni de rien d'autre d'ailleurs, même si, des fois j'avoue, qu'un père m'aurait aidé par moments. Un type sur qui tu peux compter, encore plus qu'un simple pote. Du coup, je me suis agrippé à certains truc dont j'avais besoin, pour essayer de remplacer ce qui me manquait jusqu'à aujourd'hui.

Comme hypnotisé, j'avance vers le son qui dépasse les discussions. Comme si la musique me tendait une corde que je ne pouvais que saisir et qui m'emmène aux devants de la scène.

Sur l'estrade, quatre types d'une soixantaine d'années s'électrisent sur *Rock and roll*. Un bassiste, un batteur pas mal bon, et deux guitaristes une *Fender* entre les doigts. Exactement ceux que j'ai vu hier matin passer à fond la caisse en Harley tout près de

l'université. Ils étaient beaux avec la moustache et les bottes en cuir assorties au noir de leurs bécanes.

En passant devant les vendeurs de fausses clopes, je croise des gens dont j'ai l'impression d'avoir déjà vu la tête, dont le visage m'est familier. C'est fou ce qu'on vieillit mal quand on passe des années à rien foutre, à tromper l'ennui dans ces clubs qui, au final, ne t'apportent pas grand-chose de concret.

Je me trouve une place devant le feu qui brûle au milieu de la nuit. Trois gars du même âge que moi, ou peut-être un peu plus vieux je ne sais pas, parlent d'un air plutôt captivé de la manière la plus adéquate de renverser le système capitaliste actuel.

L'un d'entre eux, le plus frêle, parle avec sa voix d'ado qui n'a jamais mué de la façon dont il faudrait s'y prendre, des manifs et gros évènements à venir, du peuple, des jeunes dans la rue qui en ont ras le bol.

Un autre, à peine défaitiste, part du principe que tout ça, c'est impossible, que personne n'osera vraiment se battre pour nos droits, que même si on le faisait, ce serait baisé parce que les bourges contrôlent tout par la thune, et qu'aujourd'hui, tout le monde ne pense qu'à sa petite gueule.

Le dernier, un mec pas bien méchant mais un poil suffisant fait semblant de s'y intéresser, hochant bêtement la tête. C'est sa façon de montrer aux autres qu'il est d'accord. Mais avec qui ? Personne ne le sait.

J'écoute un bout de temps leur discussion, ils me font rire avec leurs arguments à deux balles. Je me souviens de ce que me disait mon frère quand on était dans un de ces cafés qu'on trouve sur les grandes avenues. Il me disait l'air accablé, en savourant sa moresque : « On a parfois le cœur soulevé par la sauvagerie du monde... On s'engloutit alors dans un sombre désespoir. On a peur, on a honte, on est triste d'être humain... Alors, on réclame en pleurant une naissance nouvelle ou du moins l'admission par baptême dans une nouvelle confrérie. » Ça résonne en moi comme si c'était hier, alors que y a bien longtemps qu'il est parti...

Trois heures passé déjà, le feu s'est éteint et je sens le sommeil qui gagne du terrain. On ne doit pas trop tarder, tout à l'heure il faudra se lever aux aurores et partir. Partir pour reproduire une journée semblable aux précédentes, partir pour renchainer sur une journée de taf pas hyper plaisante. J'écoute le bruit que font les braises crépitant dans le feu qui termine sa vie, le bruit que fait le réverbère qui grésille, quelques aboiements d'un chien sans doute un peu trop vieux.

Je pose ma tête sur ma veste qui me sert d'oreiller, j'ai du mal à trouver le sommeil, je mets du temps à fermer les yeux. Tout d'un coup, la chute.

Ancelin Vadin